

Diogène sous le chapiteau

Fermé, cloisonné, verrouillé de toutes parts ? D'une certaine manière oui. «Je» est un autre et le moi est haïssable mais comment parler de l'expérience de l'autre en taisant celle de l'un ? Non seulement j'ai eu la joie et l'honneur d'être invité au Salon du livre d'Alger (deux fois en 16 ans, un privilège, surtout par rapport aux auteurs qui n'ont jamais été invités !), mais je m'y suis rendu sans râler. Enfin, presque.

En conséquence, je ne vais pas emprunter la flèche du Parthe, ce projectile empoisonné, qu'on envoie au galop pendant la retraite.

Est-ce par une sorte de solidarité... «clanique», corporative, etc.? Merci les potes.

Le fait est que je n'aurai aucune critique à formuler. Eh non! Tout baigne, Madame la Marquise. En pinaillant, bien sûr, on peut débusquer 36 000 détails qui clochent. Pourquoi les titres de transport sont-ils envoyés si tardivement ? Pourquoi l'horaire de la table ronde a-t-il été programmé après le retour ? Pourquoi ci, pourquoi ça ?

Ce n'est jamais nickel, et je sens remonter comme une bouffée d'ingratitude rien que d'esquisser des interrogations. Ils font ce qu'ils peuvent et en plus ils nous invitent. On ne va pas se la ramer.

Perso, je ne tiens pas à ce que le moindre mot de travers de ma part se retourne contre ceux qui ont eu l'aimable

attention de m'inscrire sur la liste des invités. On imagine les rodomontades : «Regarde ton pote, on lui fait une fleur, il nous fait une crasse !», «Je te l'avais bien dit !»...

Au-delà de ma petite personne, il y aurait bien à dire sur le Sila en soi. Il est vrai, comme le fait remarquer un politologue, que la tenue de cette 16^e édition a quelque chose de particulier dans le contexte d'un «Printemps arabe» qui n'est ni printemps, ni uniquement arabe d'ailleurs.

Tandis que dans plusieurs pays, la poudre parle et le sang coule, chez nous si la poudre parle et le sang coule aussi, une grande manifestation culturelle a lieu et réaffirme qu'un pays qui ne serait pas possédé du désir de connaissance a d'ores et déjà cessé d'être vivant. Ce désir de connaissance, c'est sans doute le ressort qui actionne des centaines de milliers de visiteurs et les pousse à déambuler dans les allées du salon.

Tous les invités ont des histoires à raconter sur des lecteurs désargentés qui se satisfont de quelques pages lues à la sauvette. Emouvant !

Il y a aussi évidemment, et on ne peut le dissimuler, la prédominance des livres islamiques financièrement accessibles au plus grand nombre. Un habitué de la manifestation explique que ce barbu qui sort d'un stand deux gros sacs remplis d'un même livre à bout de bras, ne fait pas que du prosélytisme,

il fait aussi du commerce en allant de ce pas les revendre dans les wilayas de l'intérieur. «Ils vont finir à Oum El Bouaghi, me dit le cicérone, dix fois leur prix. Ça marche du tonnerre.»

Ça n'a rien d'original, trois fois hélas ! Le livre islamique a la même prégnance sur le salon du livre que l'islamisme sur la société, c'est proportionnel, rien à redire. Pour que ça cesse ici, il faut agir là, pas de mystère. J'ai lu un papier d'*El Watan* consacré au Sila de l'année dernière. On y disait que 80% des livres étaient islamiques. Madre mia! Autant cette année ? Langue au chat.

Heureusement, il n'y a pas que ça. Il y a aussi le reste. Des auteurs d'ici et d'ailleurs qui, tel Diogène, «ce Socrate en délire», selon Platon, se promènent en plein jour une lanterne à la main pour éclairer d'une lumière autre leur bout de chemin. Un chemin de solitude qui fait qu'on leur pardonne le boulet de l'égo qui fait fléchir et parfois réfléchir.

Il y a aussi les éditeurs, surtout les privés, les indépendants, on ne sait trop comment les appeler. Les «non-étatiques», voilà le mot qui convient. Suffisamment général pour englober les Don Quichotte et les réalistes, les subventionnés plus souvent qu'à leur tour et les qui n'ont jamais perçu un dinar troué d'aucune sorte d'autorité, des qui font de l'écriture avec ses creux et déliés et des qui font des

ronds et rien d'autre, des qui galèrent pour l'art et des qui ont l'art de galérer. Bref, le monde de l'édition est un tout, et il y a de tout dedans !

Un autre motif de satisfaction, puisqu'on y est, c'est la réintégration des éditeurs égyptiens au Salon d'Alger. Le fameux match de foot qui a failli tourner à la guerre des frontières n'a pas manqué d'aiguiser les hostilités entre l'Egypte et nous autres, faisant perdre la tête à tout le monde.

Entre-temps, Moubarak et son fils qui lorgnaient sur la Coupe du monde et la présidence égyptienne dans des regards concomitants ont été balayés par le fameux «printemps arabe». C'était un coup de passion aveuglante que de mélanger foot et culture mais enfin à l'impossible nul n'est tenu. C'est bien que les choses en soient revenues à leurs justes proportions même s'il a fallu un «printemps arabe» pour cela. Quoi qu'on fasse, on ne peut pas ne pas inviter les éditeurs égyptiens. Ce sont les seuls, sur cette rive, à avoir édité un prix Nobel de littérature.

D'ailleurs, plusieurs mois après la chute de Moubarak, où en est l'Egypte, celle des éditeurs comprise dans celle de la place Tahrir ? Elle constate sans doute avec l'écrivain Alaa El Aswany (*Le Monde* du 30 septembre), auteur du sublime *Immeuble Yacoubian*, que «beaucoup de membres du régime ont conservé leur poste, y compris des généraux de police



Par Arezki Metref
arezkimetref@free.fr

qui ont torturé, commis des crimes. Ces gens sont d'autant plus dangereux qu'ils sont désespérés. Une révolution, c'est l'élimination d'un régime. Or, le Conseil militaire ne propose que des réformes, qui sont le meilleur moyen de sauver le régime ancien».

A qui le dis-tu... Le recyclage des mêmes, on connaît sous nos latitudes...

On raconte que Diogène le cynique se baladait dans Athènes avec un coq entièrement plumé aux ergots coupés en disant «voici l'homme de Platon !». Ce dernier avait défini l'homme comme «un bipède sans cornes et sans plumes». Contrairement à Platon, Diogène ne considérait l'homme que comme un être concret. Rien à voir avec l'idéalisation ! Concret, concret ! Et pas parfait. Ça tombe bien !

A. M.

POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

laalamh@yahoo.fr
laalamhakim@hotmail.com
hlaalam@gmail.com



T'as entendu ou je gueule encore plus fort ?

L'augmentation du SMIG à 18 000 dinars sera effective dès le lancement par la Banque d'Algérie du nouveau ...

... billet de 3 000 dinars !

«Il n'y aura pas d'amnistie générale !» Peut-on penser que les oreilles de Farouk Ksentini ont sifflé lorsque cette phrase a été gueulée par Ouyahia ? Pour l'heure, je l'avoue, je n'ai pas d'informations précises sur cet aspect de la question. Ce que je sais, par contre, c'est qu'en criant aussi fort son démenti, H'mimed a porté un coup sévère aux oreilles de Si Farouk. Eh oui ! Les oreilles sont son outil de travail essentiel. C'est d'ailleurs parce qu'il a un système auditif extrêmement performant que Si Farouk a été choisi par son employeur, Abdekka. Il écoute à merveille ce que lui dit son boss, notre fonctionnaire des droits de l'homme ! Il n'a d'ailleurs même pas besoin d'être à proximité de son patron, à portée de sa divine bouche. Il suffit que le châtelain prononce un mot, une phrase de l'intérieur de son Palais, même à voix basse, pour que de l'extérieur, bien en contrebas d'El Mouradia, à des encablures de là, Farouk déploie ses énormes capteurs, happe la parole présiden-

tielle, l'enregistre et, ensuite, l'amplifie, la répercute à tous vents. C'est une machine bien huilée. Certains n'hésitent d'ailleurs pas à l'appeler «la dream team du ballon-sonde». Seulement voilà, cette belle mécanique de précision, comme toutes les belles mécaniques de précision, est extrêmement fragile. C'est de la Hifi. De la haute fidélité. De la très haute fidélité. Vous ne pouvez pas venir vous planter à quelques centimètres de ce dispositif d'écoute et d'amplification Faroukien et gueuler à mort des démentis tous décibels dehors. Ça dégingue la machine ! Et je soupçonne H'mimed, lui aussi grand spécialiste devant l'éternel de l'écoute, d'avoir fait exprès de crier aux oreilles de Ksentini. L'objectif est double. Casser l'outil de travail du fonctionnaire des droits de l'homme, son arme favorite, ses oreilles. Mais aussi et surtout profiter des canaux Output du monsieur pour transmettre en retour le message au principal concerné, l'employeur de Si Farouk. Ce que les techniciens son des studios d'enregistrement appellent communément l'option «double piste». En clair, et pour faire court, y a pas que les oreilles de Ksentini qui ont dû siffler ! Je fume du thé et je reste éveillé, le cauchemar continue.

H. L.